

XYZ. La revue de la nouvelle

Méandres

Mélanie Boilard



Number 144, Winter 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boilard, M. (2020). Méandres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 22–30.

Méandres

Mélanie Boilard

MA TÊTE me tient captive depuis longtemps. Une petite prison. Une pièce minuscule où je peux tout juste allonger les jambes. Sur le béton froid de mon crâne, je reste assise des journées entières à observer la vie qui roule, les jours répétés, les mouvements de masse qui sont toujours les mêmes, la société comme un banc de poissons.

Je me rappelle quand j'ai pris conscience de la prison pour la première fois. J'étais assise sur le sol de ma classe de maternelle, avec sous les fesses une grande pièce de casse-tête en caoutchouc mousse. Autour de moi, des enfants chantaient une comptine avec entrain, l'enseignante prenait soin d'articuler chacun des mots et de donner le rythme avec sa main. Chaque enfant se concentrait sur les paroles : *Petit escargot / Porte sur son dos / Sa maisonnette / Aussitôt qu'il pleut / Il est tout heureux / Il sort sa tête*. Tous chantaient. Moi, j'avais reculé ma pièce de casse-tête et j'observais les mots décousus des enfants, leurs tentatives répétées de chanter aussi bien que l'enseignante. J'ai remarqué soudain les barreaux derrière lesquels j'étais enfermée, le sol gris et dur. J'ai glissé mes doigts sur le métal. L'un des barreaux était traversé d'une longue entaille.

Je n'étais pas effrayée.

Peu de temps après, il a fallu identifier notre métier de rêve. Je me souviens des tables minuscules autour desquelles les élèves de la classe étaient assis, penchés sur une feuille de papier. Les nombreux dessins de policiers, de pompiers, d'enseignants et de médecins ont fait poindre dans la classe toute l'emprise que la société avait déjà sur nous.

À la maternelle, les enfants ont souvent eu à répondre à cette question que les adultes s'obstinent à poser. Même avant ce moment dans la classe de maternelle, je m'étais toujours tue devant cette question trop grande pour moi. Tout ce

22 que je désirais à cette époque était de jouer avec mes poupées,

de leur inventer des histoires d'amour et de déchirement, de leur construire des maisons improvisées à partir de couvertures et de meubles. Ce jour-là, dans la classe, je me suis figée devant la feuille blanche. L'enseignante s'est penchée vers moi, a demandé pourquoi je ne bougeais pas. Je ne savais pas quoi répondre. J'aurais voulu éclater en sanglots et que l'enseignante caresse en silence mon dos agité.



Les années ont passé, j'ai appris à connaître chaque barreau de ma prison. L'un d'eux est tout ébréché. Une des entailles est si profonde que le barreau est presque complètement traversé. Quand je glisse mon doigt sur cette marque profonde, je réentends la porte claquée par papa un matin de septembre. J'étais dans ma chambre, je venais tout juste de finir de m'habiller. J'étais fière. J'avais ouvert toute seule les tiroirs, choisi le tricot de princesse, les pantalons verts et les petits bas bleus, je n'avais pas traîné. J'allais sortir de la chambre pour parader quand papa est entré. Son visage était si dur que j'ai cru que ma tenue ne lui plaisait pas. J'ai dit *Je peux me changer si c'est pas correct*. Papa n'a pas complimenté mon chandail, il a dit *Maman et moi, on a parlé. Je m'en vais ce matin*. Je n'ai pas compris pourquoi il m'annonçait cela alors qu'il s'en allait tous les matins. *Pendant quelque temps, ma grande*, il a précisé. J'ai voulu avancer vers lui, avancer vers son visage plus fermé que jamais, mais il m'a tourné le dos et, avant même que je sorte de ma torpeur, a quitté la chambre et claqué la porte de la maison, sans poser sur ma tête sa grande main. *La douleur*, a expliqué maman. L'autobus jaune s'est arrêté devant la maison. Je me suis assise seule au premier banc. Les amies avec qui je bavardais habituellement n'ont pas trouvé drôle mon air renfrogné. À l'école, c'était le matin de la comptine sur l'escargot.

Papa est revenu à la maison avec ses valises plusieurs semaines plus tard. À leurs discussions enflammées en fin de 23

soirée, j'ai compris que mes parents s'inquiétaient de la nouvelle Zoé muette et que c'était l'unique raison du retour de mon père. Mes parents ne voyaient pas que Zoé était désormais prise à l'intérieur de sa tête. Papa gardait toujours sa bouche scellée et maman, pour compenser, parlait sans arrêt, questionnait sans arrêt.



Un autre barreau semble avoir été poncé et poli. Il est si doux que je peux y appuyer mon visage plusieurs heures durant, caresser du bout des doigts le métal lisse. Quand je soude mon visage à ce barreau, je suis propulsée chaque fois entre les bras de mon père. Je ne sais pas pourquoi ce souvenir particulier : maman qui abaisse l'aiguille du vieux tourne-disque, les notes d'une chanson dont j'ignore le titre imprègnent le salon de leur mélodie, j'ai peut-être quatre ans, je suis trop jeune pour m'intéresser au titre des chansons, alors j'écoute simplement, sens la musique vibrer sous ma peau. Je suis couchée contre papa sur le canapé. Rien d'autre n'existe que cette bulle dans laquelle nous sommes tous les trois, à cet instant précis, avant que maman se fâche contre papa, lui reproche de ne rien faire pour l'aider dans la maison, avant le silence de papa et la crispation de son corps si détendu une minute plus tôt.



Adolescente, j'ai ordonné au corps de se faire discret, par sécurité. À seize ans, je me suis inscrite au cégep comme les étudiantes de mon âge. À dix-sept ans, j'ai suivi des cours, appris par cœur de la matière, que j'ai aussitôt oubliée. J'ai eu un diplôme, je me suis inscrite à l'université, j'ai étudié et étudié, compté, recompté, appris par cœur de la matière, puis oublié. Durant ces années, même la Zoé enfermée s'est effacée. Seul le corps fonctionnait. Cela faisait du bien, cette

J'ai eu un diplôme, j'étais comptable, j'avais désormais le loisir de signer *Zoé Tremblay, CPA*. Un privilège que je n'ai jamais exploité. Je ne veux pas être Zoé Tremblay, CPA. J'ai plutôt été engagée comme caissière dans un magasin de décoration. Personne n'a compris. J'avais fait des études, j'avais devant moi un avenir prospère. Mais chaque jour, le corps scanne mille et un objets, fait mine d'être ébloui par les couleurs chaleureuses des rideaux et des tableaux choisis, le corps dit *Oh mon Dieu, quel choix judicieux, ces couleurs, c'est merveilleux*, les patrons sont contents, tous les clients sortent du magasin satisfaits de ce service impeccable.

Dans ma prison de béton, j'observe tout en retrait. Je me moque des paroles du corps, des mains attrapant doucement les coquillages décoratifs, les bibelots de longues femmes, les napperons différents pour chaque jour de la semaine et du mois, je hurle alors, frappe contre les parois du crâne, bouche mes oreilles à chacun des bips de la caisse enregistreuse et, une fois le montant affiché sur l'écran, je hurle de nouveau 355 \$? Et le corps, avec son plus beau sourire, prononce parfaitement *Un total de 355,95 \$. Oui, Monsieur, aujourd'hui, vous économisez l'équivalent des taxes !* J'ai longtemps cherché à briser les murs de ma prison en me fondant dans la masse, en croyant que j'étais moi-même de ce bas monde. Le corps et moi, nous n'y croyons plus.

Alors un jour, après la journée au magasin, je passe à la quincaillerie, j'achète une longue corde jaune. Sur Internet, je regarde comment faire un nœud coulant et je me pends. Je sens un long soulagement, les barreaux de la prison ramollissent, je peux passer les bras, puis la poitrine, mais au même moment, j'entends un long cri de terreur, sourd, comme provenant d'une cave. Quelqu'un hurle en retenant le corps pendant. Les barreaux reprennent leur place. Et moi aussi, à l'intérieur. J'ignore si je suis déçue ou soulagée de les retrouver.

Le corps se réveille à l'hôpital quelques jours plus tard. Ma mère est assise dans le fauteuil à côté du lit. Lorsqu'elle remarque le regard rivé sur elle, elle demande aussitôt *Pourquoi, Zoé, pourquoi ?* Elle prend conscience de la gorge blessée, mais continue : *On t'aime, hein, tu le sais ? Même si on se voit pas souvent, t'en as pas douté une seconde, n'est-ce pas ?* J'ignore si j'ai douté de l'amour de mes parents, j'ai douté cependant de leur fierté, j'ai bien vu la déception dans leurs yeux lorsque j'ai annoncé que j'avais été engagée au magasin. Le visage déconfit de ma mère, mon père qui s'est levé de sa chaise, le repas encore sur la table, pour aller chercher de la bière. Pas du vin. De la bière. Ma mère a demandé, *Mais tes recherches d'emploi en comptabilité ?* J'ai répondu *Pas de nouvelles* en chipotant dans mon assiette. C'était faux, j'avais reçu au moins cinq convocations à des entrevues que j'avais déclinées poliment. Le corps, assis à la table, a déposé la fourchette. Et du crâne, le visage écrasé entre deux barreaux de métal, je maudissais ma faiblesse. Pourquoi ne rien leur dire ? Pourquoi jouer la comédie même avec mes parents ? Le repas, une fois la bière entamée, était tiède et pâteux.

Du lit blanc, je me bats contre les cordes vocales cassées et demande où est mon père. Ma mère fait un drôle de sourire. Il est dehors, il est incapable de voir la longue traînée rouge sur le cou et l'égarément dans les yeux. Je lâche la main de ma mère et le corps se tourne vers la fenêtre voilée d'un grand rideau blanc. Je ne sais même pas si le soleil a brillé sur ma libération ratée.



Ma mère veut parler au psychiatre, elle lui dit *Zoé n'est pas heureuse à son travail*, mais elle ne comprend pas qu'il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de la notion même de travail. Il s'agit de ma motivation à vivre. Il s'agit d'amour. Il s'agit de la prison. Je ne discute pas de cela avec elle ni avec le médecin. Le corps se tait, gobe des médicaments, reprend des forces, fait croire que tout s'arrange et quitte l'hôpital.

Je prends un congé de maladie.

Papa vient me voir souvent à l'appartement, le soir surtout, quand la noirceur camoufle les marques toujours visibles sur la peau. Papa apporte de la pizza que lui et le corps dégustent en silence, parfois devant un film, parfois en essayant de deviner leurs pupilles dans l'obscurité. Dans ces regards soudés, papa reprend contact avec la Zoé enfermée. Il caresse longuement la main du corps. Je sens à quelques reprises la caresse sur ma propre main et, dans ce chatouillement étrange, je vois parfois l'espace entre les barreaux de ma prison se faire moins étroit, j'y passe un bras, parfois même la tête.

Quand la lumière du couloir illumine mon deux-pièces une seconde, la porte fermée derrière mon père ne m'effraie pas et les barreaux toujours érigés non plus.

Il faut dire que la prison n'est pas en soi un endroit désagréable. Mais j'ignore comment habiter ce corps, remuer les orteils un à un, prendre conscience des longues jambes, les ouvrir et les fermer, les déployer, sentir l'énergie de ce mouvement jusqu'à la prison. J'ignore tout de ce sexe incongru qui cherche à me définir en société, de ses méandres labyrinthiques, de ses variations d'humeur. J'aurais voulu être de ces femmes libres qui habitent leur tête autant que leur sexe et connaissent la relation qui existe entre les deux. Mais je ne suis pas de celles-là et les rares hommes ayant goûté au corps lui ont trouvé une amertume désagréable. J'ignore aussi la chaleur du ventre et de la poitrine. Les émotions qui pourraient être fortes et douces roulent sur la peau sans jamais m'atteindre. Je ne connais pas les mouvements nécessaires pour une étreinte.

J'ai souvent entendu mes parents parler de cette froideur. C'est ainsi qu'ils parlent de ma condition, une *froidueur*, la *froidueur* de Zoé. Ils ne savent pas que, si froideur il y a, elle provient de la grisueur du béton. Mes parents n'en parlent jamais devant moi. Lorsque j'étais adolescente, ils attendaient que je les aie quittés pour la nuit. Le corps maintenant adulte, ils chuchotent lorsqu'il se berce au salon ou lorsque 27

je l'ai enfermé dans la salle de bain. Ils disent *Pourquoi Zoé n'a pas ri, n'a pas pleuré, pourquoi son visage est-il resté si inexpressif, pourquoi est-elle si froide en apparence, pourquoi ne répond-elle pas, pourquoi ses bras restent-ils pendants au bout des épaules?* Les questionnements perdurent sans doute après mon départ, ma mère doit pleurer de longues minutes, mon père, impatient, s'isole sûrement dans le garage pour fumer et réfléchir. Sur le chemin du retour, je ne trouve pas de réponses à toutes ces questions.



Ce matin, ma mère est passée chez moi et m'a aidée à nettoyer l'appartement. Elle a dit *Le ménage, ça aide à débarrasser la tête des mauvaises pensées.* J'ai approuvé en silence, ignorant comment déloger la poussière. *Tu vas lui dire quoi, au médecin, à ton rendez-vous lundi?* J'ai voulu le visage rassurant, mais il n'y a rien à dire au médecin. Il étudiera mon dossier et, quinze minutes plus tard, je sortirai avec une nouvelle ordonnance et le droit de retourner travailler. Ma mère espère encore de grandes confidences, un désir soudain d'épanouissement, un emploi enrichissant, en comptabilité, de préférence.

Quand elle part, j'essaie de retrouver en moi les rêves de la petite Zoé. Qu'aurait-elle souhaité dessiner sur sa feuille dans la classe de maternelle et qui était resté coincé sous ses doigts ? Cet après-midi, assise sur le canapé, je passe en revue chaque souvenir inscrit sur les barreaux, chaque grain de poussière. Je tourne et retourne mes souvenirs d'enfance, les Barbie éparpillées sur le plancher du salon, leurs milliers de vêtements entassés en petites montagnes colorées dans chaque coin de la pièce, les jeux dans les grandes balançoires, les bonshommes de neige, les journées à la patinoire, les patins trop lourds et les chaises grinçant sur la glace, les éclats de rire. Je cherche plus loin que ces souvenirs, je fouille l'enfance, je cherche et cherche. Dès que je crois attraper

sol. Plusieurs heures plus tard, la noirceur a envahi l'appartement, le corps est toujours assis sur le sofa. Moi, sur le béton froid, je me suis recroquevillée contre les barreaux. Ce jour-là, dans la classe de maternelle, je n'avais sans doute pas retenu le mouvement de ma main. Je n'avais pas su quoi dessiner.

Je grelotte et j'aurais besoin qu'une grande main se pose sur ma tête.



Je retourne travailler aujourd'hui. Le médecin l'a conseillé. *Dès que possible, d'ici deux jours, il faut vous activer.* Il a bien vu le vide dans les yeux, mais cela ne l'inquiète guère. Il pense comme les autres que de m'occuper le remplira. J'irai travailler quelques heures, le temps que les doigts se réhabituent aux boutons de la caisse enregistreuse, que le sourire reprenne sa place sur le visage figé, que le buste pivote de façon coordonnée à chaque mouvement entre le comptoir et l'écran. Sauf que le sourire est faux, les pas saccadés, la voix monotone. Le masque est rouillé. Je passe près de deux heures à scanner des objets dont je ne remarque pas la forme et les couleurs.

Jusqu'à ce qu'une grande main de plâtre atterrisse sur le comptoir.

Les longs doigts, solides et robustes, se tendent vers moi. Les mains du corps s'avancent vers l'objet, le contact fait l'effet d'une décharge. Sous les paupières, les yeux picotent.

Puis, un bruit sec, aigu. La main a éclaté sur le sol. Les clients hurlent devant ma maladresse. Ils ordonnent que je leur offre une compensation, c'est la seule main de plâtre qui reste en magasin. Ils l'ont trouvée sur une tablette poussièreuse, tout au fond. Le commis vient constater le dégât et demande à l'interphone que la patronne vienne gérer les clients en colère et le visage de marbre de la caissière. *Je suis désolée, vraiment.* Ils n'entendent pas et je quitte mon comptoir.

Je croise ma patronne qui avance à grands pas vers les caisses. Elle demande ce qui se passe, à la hâte parce qu'elle a déjà mille problèmes à régler. Je dis *Ça ne fonctionne pas je rentre je ne sais pas si je reviendrai*. Elle me répond de prendre tout le temps qu'il me faut, qu'elle comprend que cela puisse être difficile. Son visage feint la compassion pour camoufler l'impatience.

Dans la salle des employés jaune soleil, je forme sur le cadenas de ma case la combinaison. Le cadenas résiste avant de s'ouvrir et je le glisse dans mon sac, avec tous mes autres effets personnels. En passant les portes vitrées, je remarque l'employé affairé à ramasser la main de plâtre éclatée sur le sol.